

barrage, et tomba lourdement dans le remous dont les eaux bouillonnantes l'envahirent.

A demi submergée la malheureuse embarcation se mit à pivoter, puis reprit sa marche singulièrement alourdie.

—Attention !... cria Sylvain Cornu. Le courant nous porte vers les saules que vous voyez là-bas... Le sabot coulera d'un moment à l'autre... Apprétons-nous à saisir les branches aussitôt qu'elles seront à portée de nos mains.

Nous trois personnages se placèrent à l'avant du bateau qui s'enfonçait de plus en plus sous le poids de leurs corps, et semblait agité de soubresauts convulsifs ainsi qu'un reptile à l'agonie.

Soudain il embarqua un nouveau paquet d'écume et d'eau, se trouva plein jusqu'aux bords et sombra brusquement.

Mme Rosier avait eu le temps et la présence d'esprit de se cramponner à une forte planche de saule ; elle se trouva suspendue, la moitié du corps plongée dans la Marne.

Galoubet et Sylvain Cornu piquèrent une tête et disparurent un moment ; mais bientôt ils émergèrent assez loin l'un de l'autre, sifflant l'eau par les narines, comme des tritons ou comme des dauphins.

Tous les deux étaient bons nageurs, mais la rapidité du courant les déconcertait.

Leurs longues blouses de paysans, leurs gros souliers à lourdes semelles gênaient en outre leurs mouvements, les paralysant en quelque sorte.

—Oh ! hé ! Galoubet ! cria Sylvain.

—Oh ! hé ! Sylvain ! répondit Galoubet.

—Laissons-nous porter par le courant, mon vieux. ou nous serons *neyés* comme des petits chats... De l'autre côté, en face de nous, je vois des joncs... Il doit y avoir pied...

—Allons-y !...

Cinq minutes plus tard les deux hommes, épuisés, haletants, abordaient sur un îlot à moitié couvert d'eau, d'où l'on ne voyait point l'endroit où avait sombré l'embarcation.

—Ouf ! fit Sylvain, nous l'avons échappé belle !

—Échappé à la noyade, répliqua Galoubet, mais je crains la fluxion de poitrine...

—Parce que tu as les pieds mouillés ?

—Dame ! oui...

—Laisse donc !... C'est bon pour les femmelottes, ces choses-là !... Nous autres nous sommes bâtis à chaud et à sable. A propos, et la pauvre Mme Rosier ?

—Je l'ai vue s'agripper aux branches d'un saule...

—Oui, mais la branche a dû casser, car j'ai entendu la chute d'un corps... Bien sûr que la bonne dame est à cette heure au fond de la Marne.

—Tout de même, si on avait su, je l'aurais priée de me donner son porte-monnaie avant de couler.

—Tu ne perds pas la boussole, toi, mon vieux ! Mais assez causé... Je grelotte... Nous ne pouvons rester plus longtemps ici... Gagnons le chemin de halage et galopons jusqu'à Charentonneau... Là nous absorberons un saladier de vin chaud pour nous refaire le torse, et nous trouverons à acheter des effets de rechange.

Sylvain Cornu venait d'examiner l'espace qui les séparait de la berge.

—Impossible de ne pas nous remettre à la nage... dit-il, seulement nous n'avons plus de courant, et en dix ou douze brasses nous serons sur le plancher des vaches. Allons, en route !...

Et, résolument, il se remit à l'eau.

Galoubet le suivit.

XV

En une douzaine de brasses, Sylvain Cornu et Galoubet atteignirent la rive en pente douce qui longe le chemin de halage.

Là ils se secouèrent comme des caniches qui sortent ruisselants de l'eau, et ils prirent en courant à toutes jambes le chemin de Maisons-Alfort.

Laissons-les courir et rejoignons Mme Rosier que nous avons vue cramponnée à la branche du saule que faisait plier le poids de son corps.

Elle voulut s'enlever à la force des poignets, mais le saisissement qu'elle venait d'éprouver paralysait ses forces.

La violente et inutile secousse rompit la branche qui lui servait de soutien. Elle disparut sous l'eau en poussant un cri sourd.

Galoubet ne s'était point trompé.

Il avait bien entendu le corps d'Aimée Joubert tomber dans la Marne.

La policière apparut au bout d'un instant, se débattant contre le remous qui l'entraînait.

Sa tête avait porté sur un fragment de rocher. Le sang ruisselait de son front et l'aveuglait.

De nouveau elle allait couler quand elle sentit sous sa main un objet flottant et le saisit avec cette énergie que l'instinct de la conversation donne aux gens qui se noient.

Cet objet était un des avirons du bateau disparu.

Il soutint Mme Rosier qui, n'ayant plus à craindre d'être engloutie, s'abandonna sans résistance au courant.

Quelques minutes, longues comme des siècles, s'écoulèrent.

Tout à coup l'épave s'immobilisa.

Elle venait de s'accrocher à l'une de ces roches dont le lit de la Marne est semé dans cette partie de son cours.

Aimée Joubert jeta rapidement un coup d'œil autour d'elle afin de juger la situation.

L'idée de la mort ne la préoccupait point.

Elle pensait à son fils, à Maurice, qu'elle aimait de toute son âme, qu'elle voulait revoir encore, et cette pensée lui donnait la force de lutter pour son salut, car elle n'était point du tout sauvée.

D'un côté, elle vit la nappe d'eau puissante, coulant comme un torrent et pouvant d'un moment à l'autre l'entraîner ; de l'autre, et à une faible distance, le talus garni çà et là de broussailles dont les maigres rameaux trempaient dans la rivière.

—Si je pouvais atteindre ce coin de la berge, pensa Mme Rosier, je me hisserais facilement sur le chemin, grâce à ces broussailles.

Mais entre elle et la berge il y avait un espace de près d'un mètre.

Elle grelottait. Ses vêtements collés sur son corps, glaçaient le sang de ses veines. Ses dents claquaient.

—Appeler à mon aide, se disait-elle. A quoi bon ? La nuit arrive... De ce côté tout est désert... Avant qu'on vienne, si même on vient, j'aurais le temps de périr vingt fois, l'épave qui me soutient peut se décrocher d'une seconde à l'autre, et le courant me reprendre... Cependant je veux vivre... vivre pour mon fils... Comment faire ? Mon Dieu, secourez-moi !

Attendre que sa défaillance devint complète, c'était se perdre infailliblement.

Mme Rosier, jouant le tout pour le tout, abandonna l'aviron et s'élança, les bras en avant, vers la berge.

Son corps un instant sorti de l'eau y retomba lourdement, mais ses mains avaient saisi une touffe de broussailles et s'y attachèrent comme les tentacules d'une pieuvre.

Elle se hissa le long du talus.

Ses pieds trouvèrent un point d'appui.

Grâce aux broussailles qui lui servirent en quelque sorte d'échelons, elle se hissa jusqu'au petit chemin tracé dans l'herbe et qui longe les bords de la Marne.

Là, avant même de reprendre haleine, elle s'agenouilla et remercia Dieu qui lui permettrait de revoir son fils...

Pauvre femme ! Pauvre mère ! !

Elle se releva ensuite, voulut marcher et fit quelques pas en chancelant.

Le sang coulait toujours de son front.

Son corps glacé tremblait de plus en plus.

Ses jambes fléchissaient.

L'unique résultat d'un dernier et suprême effort fut de hâter sa défaillance absolue.

Ses yeux se voilèrent.

Il lui sembla que le sol se déroba sous ses pieds.

Elle battit l'air de ses deux bras et tomba sans connaissance.

Lartigues et Verdier, comprenant que des agents de la police de la sûreté opéraient des recherches à Port-Créteil, avaient quitté en toute hâte l'établissement du Marseillais Cabusson.

Nous les avons vus marchant à toute vitesse pour gagner le pont de Créteil afin de prendre de l'avance sur Galoubet.

Le déguisement de la policière en paysanne des environs de Paris ne pouvait éveiller leur attention et encore moins leurs soupçons.

Aimée Joubert, de son côté, n'avait vu en eux rien de suspect.

Au moment où les deux bandits venaient de disparaître aux yeux de Galoubet et de Sylvain Cornu, grâce au coude formé par le chemin de halage, Verdier aperçut, se disposant à passer la Marne en canot le jardinier d'une propriété située sur le bord de la rivière.

—Suis-moi vite... dit-il à Lartigues.

Le jardinier accrochait ses avirons aux tolets.

Il allait partir.

—Quarante sous si vous voulez nous passer, mon brave ! lui cria Verdier. Le pont est encore loin et nous manquerons le train.

—Montez... répliqua le jardinier. Je vous passerai et vous n'aurez pas besoin de me payer pour ça... Il faut se venir en aide, quand on le peut, en ce bas monde...

Les deux hommes s'embarquèrent.

Le jardinier poussa son bateau dans le courant et se mit à ramer vigoureusement.

Pendant la traversée, Verdier et Lartigues causèrent de choses insignifiantes afin de ne point paraître préoccupés ou inquiets, mais Verdier avait les yeux braqués sur la rive du côté de l'établissement où ils venaient de laisser Galoubet et Sylvain Cornu.

Au bout de quelques secondes il vit ces deux derniers apparaître et parler avec animation à la femme vêtue en maraichère des environs de Paris.

Lartigues fut aussitôt fixé.

—C'est Aimée Joubert ! se dit-il. Nous venons de l'échapper belle ! Par bonheur elle ne nous a pas reconus...

Au moment où le bateau tournait dans le petit bras de Marne accédant au sentier qui mène au chemin de fer, Verdier aperçut la policière et ses deux acolytes montant dans le bateau du Marseillais Cabusson.

—Ils vont nous suivre... pensa-t-il. Ça ne leur servira pas à grand'chose... Nous avons trop d'avance... ils ne sont plus à craindre...

On venait d'aborder.

Lartigues mit une pièce de deux francs dans la main du jardinier qui se récria.

—Je vous répète que vous ne me devez rien... dit-il. Je ne me suis pas dérangé pour vous, puisque je viens chercher mes bourgeois qui doivent arriver de la Varenne par le premier train...

—Bah ! prenez tout de même... Vous ne refuserez pas de boire à notre santé...

—Ce sera donc pour vous obéir...

Les deux hommes s'éloignèrent mais, au lieu de tourner à gauche du côté du chemin de fer, ils prirent sur la droite.

—On nous file, murmura Verdier.

—Pardieu ! je le sais bien ! répliqua Lartigues. Comment faire ? Il faut absolument que je parle à l'envoyé de Boris Romanzoff.

—Tu lui parleras... Voici la nuit... L'heure du rendez-vous est arrivée... Ton homme doit être là...

—Il y est certainement, mais si l'on nous rejoint.

—Aucun danger... On va nous chercher du côté du chemin de fer et dans Saint-Maur-les-Fossés... Nous dépisterons les policiers... Je parierais ma tête contre un œuf dur qu'en ce moment ils courent à la gare.

—Mais qui donc nous poursuit ? demanda Lartigues.

—Les hommes de l'Opéra... et ton ancienne...

—Aimée Joubert... Tu le crois comme moi ?

—Ça ne fait pas l'ombre d'un doute.

—Ah ! dit Lartigues d'une voix sifflante, si la Marne pouvait l'engloutir ?...

—Silence et marchons vite !